

SATYAVAN ET SAVITRI

Du mystère d'un passé muet, émergeant dans un présent oublié des liens anciens, ces deux esprits se rencontrèrent sur les routes du Temps. Dans chacun de leur cœur, en effet, le moi secret et conscient s'éveilla aussitôt à l'autre, alerté par le premier appel d'une voix exquise, la première apparition du visage destiné. Comme deux êtres qui s'interpellent du plus profond d'eux-mêmes par-delà l'écran des sens externes et s'efforcent de trouver le sésame du cœur, le discours passionné qui révèle ce besoin de l'âme, pendant que l'ignorance du mental voile la vision extérieure et que seule une partie infime franchit nos frontières terriennes, ainsi se rencontraient-ils enfin en cette heure mémorable, ainsi se reconstituait la mémoire profonde, le souvenir perdu, l'union pressentie et retardée. Et Satyavan, le premier, adressa la parole à Savitri :

"O Toi qui viens à moi, surgissant des oubliettes du Temps, ta voix pourtant a éveillé mon cœur à un bonheur inconnu, car quelque chose de plus éloquent que la Terre me parle depuis ton âme et quelque chose de plus vaste que la Terre m'enveloppe dans ton regard ; O Toi, immortelle, ou alors mortelle seulement dans ta structure matérielle, quel est donc ton nom parmi les fils des hommes ? D'où viens-tu, comblant ainsi les jours de mon esprit, plus rayonnante que l'été, plus resplendissante que mes fleurs, surgissant sur les frontières solitaires de ma vie, O lumière solaire ayant prit la forme d'une vierge dorée ? Je sais qu'il y a des dieux puissants qui sont les amis de la Terre. Parmi les panoramas de l'aube et du crépuscule, en compagnie de mon âme de pèlerin j'ai bien longtemps voyagé, profondément touché par l'aspect miraculeux des choses familières. La Terre ne me cachait rien des pouvoirs qu'elle voile : bien qu'allant parmi une scène terrestre et la condition de surface ordinaire des choses terrestres, ma vision était capable de les voir sans être aveuglée par ses formes ; le Divin me regardait à travers des scènes familières. J'ai été témoin des noces vierges de l'aurore derrière le rideau brillant du ciel et puis, rivalisant de joie avec les pas resplendissants du matin je me suis promené le long des littoraux assoupis du midi, j'ai franchi le désert doré de lumière solaire qui englobe de grandioses steppes de splendeur et de feu, et j'ai rencontré dans l'immensité incertaine de la nuit la lune qui plane étonnée à travers les cieux, et les étoiles qui parcourent leur chemin de ronde brandissant leur lance vers l'infini : le jour et le crépuscule m'ont révélé des formes cachées ; des silhouettes sont venues à ma rencontre depuis des rivages secrets et des visages heureux m'ont regardé dans un rayon et une flamme. J'ai entendu des voix étranges franchir les vagues de l'éther, le chant magique du Centaure a séduit mes oreilles ; j'ai entrevu les Apsaras lorsqu'elles se baignent dans les étangs, j'ai vu les nymphes des bois dissimulées dans les feuillages ; les vents m'ont montré leurs seigneurs barbares, j'ai aperçu les princes du Soleil, flamboyants dans leurs demeures aux mille piliers de lumière. Alors maintenant mon mental pourrait imaginer et mon cœur craindre que, venue de quelque miraculeuse région au-delà de notre atmosphère, te dressant dans ce matin prometteur des dieux, tu aies conduit tes chevaux d'aussi loin que les mondes du Maître du Tonnerre.

Bien que ta beauté semble de nature céleste, mes pensées se réjouiraient davantage si j'étais sûr que la bienveillance d'une mortelle puisse se glisser entre tes papières, que ton cœur puisse battre sous l'effet du regard d'un mortel, que ton sein

auréolé puisse frémir sous un regard et que son tumulte puisse répondre à une voix née de la Terre. Si tu es capable d'éprouver notre tendresse harassée par le Temps, si tu peux te satisfaire des simples choses de la Terre, si ton regard peut s'attarder heureux sur le sol terrestre, et si cet échantillon de félicité céleste, ton corps doré, accepte de prendre du repos, dépréciant notre environnement par sa grâce, cependant que le goût agréable et fugitif d'une nourriture terrestre et le vin du torrent bondissant te retiennent, eh bien, fais halte ici. Interromps ton voyage et joins-toi à nous.

L'ermitage couvert de lierres de mon père est tout proche, dissimulé derrière les rangs de ces géants silencieux, loué par les voix de créatures au plumage multicolore dont les chants expriment, traduite en notes musicales, toute la passion des dentelles colorées des rameaux, et emplissent les heures de leurs appels mélodieux. Parmi le murmure de bienvenue d'une multitude d'abeilles, daigne envahir notre royaume sylvestre au goût de miel ; permets-moi de t'emmener là vers une vie d'opulence. Simple et dépouillée est la vie champêtre de l'ermite, et pourtant elle se pare de tous les bijoux de la Terre. Visiteurs parmi les cimes qui oscillent, les vents sauvages courent à travers ces sentinelles de paix d'un paradis de jours calmes, couchés sur une robe de ciel pourpre là-haut, veillant sur ces lieux secrets, riches et feutrés, et le chant intérieur des eaux nuptiales qu'ils contiennent. Enormes, bavards, portant toutes les formes possibles, les grands dieux des forêts ont embrassé l'heure humaine comme une invitée à leurs pompes antiques. Les aurores se parent de vert et d'or, les jeux d'ombre et de lumière du soleil tapissent les murs pour faire une chambre de repos digne de toi."

Hésitant à rompre le charme, elle fit une pause comme si elle entendait encore ses paroles, puis elle se mit à parler d'une voix mélodieuse. Comme dans un rêve, elle dit :

"Je me nomme Savitri, Princesse de Madra. Et toi, qui es-tu ? Quel est le nom musical qui te représente sur la Terre et devant les hommes ? Quel est cet arbre royal arrosé par les torrents de la fortune dont une branche privilégiée aurait enfin fleuri ? Pourquoi ta demeure se trouve-t-elle dans les bois à l'écart des chemins, loin des prouesses que demande ta jeunesse glorieuse, dans ce repaire pour les anachorètes et les rejetons les plus sauvages de la Terre, où tu te promènes avec toi-même comme seul témoin dans la solitude verdoyante et inhumaine de la Nature, entouré d'implacables silences et du murmure aveugle d'une quiétude des premiers âges ?"

Et Satyavan répliqua à Savitri :

"Au temps où sa vision portait encore un regard clair sur la vie, le Roi Dyumatsena, souverain du Shalwa, régnait sur cette vaste région qui, naissant derrière ces sommets, passe ses jours de délice émeraude en rapports confiants avec les vents randonneurs, tourne et fait face aux constellations du sud, reposant enfin ses flancs sur les pentes des collines songeuses.

Mais le Destin impartial retira ses mains protectrices. Une nuit vivante envahit les allées de cet homme vigoureux : les dieux brillants du paradis, avec insouciance, reprirent leurs présents, enlevèrent à ces yeux devenus aveugles leur rayon joyeux et salutaire, et emmenèrent la déité versatile qui demeurait à son côté. Rejeté de l'empire de la lumière extérieure, rejeté de la camaraderie des hommes qui voient, il séjourne dans une double solitude, celle intérieure et celle du bruissement solennel des bois. Moi, Satyavan, fils de ce roi, j'ai vécu content — car je n'étais pas encore conscient de ton existence — dans une retraite spirituelle passionnante au sein de ce formidable tumulte animal qui m'est familier, bercé par cette immensité, apprenti de la solitude.

La Nature Magnifique vint à la rencontre de son enfant retrouvé ; j'ai régné sur un royaume d'un genre plus noble que ce que les hommes peuvent bâtir sur le sol d'une Matière rebelle ; j'ai trouvé la droiture de la Terre originelle, j'ai eu le privilège de son intimité comme un enfant Dieu. Dans les grands salons couverts de lierres de son état, dans son palais sans limites j'ai vécu libre, chérit dans l'indulgence de notre mère à tous, élevé avec mes frères naturels dans sa maison. Je me suis offert à la vaste étreinte dépouillée du Ciel, j'ai reçu la bénédiction radieuse du soleil caressant mon front, et la nuit, l'extase des rayons de lune argentés, d'un baiser fermait mes paupières lourdes. Les matins de la Terre m'ont appartenu ; subjugué par les délicats murmures dans les heures habillées de vert, je me suis promené dans les forêts perdues, réceptif à la voix des vents et des ruisseaux, partenaire du soleil dans sa joie, auditeur attentif du discours universel : mon esprit satisfait en moi savait que notre droit de naissance est divin, que notre vie est privilégiée et que ses parents proches sont la Terre et le Ciel.

Avant même que le Destin ne me conduise dans ce monde d'émeraude, éveillée par quelque contact intérieur inspiré, une précoce prémonition dans mon mental me rapprocha de cette formidable, primitive, conscience animale de la Terre, avec laquelle je me suis intimement lié depuis que j'ai laissé mes vieilles cérémonies pour vivre dans ce brouhaha grandiose, confus, perpétuel. Déjà je l'avais rencontrée dans les songes de mon esprit. Comme si j'avais transposé l'imagerie éclatante de la Terre dans ce domaine plus profond de l'âme, grâce à une vision et une perception intérieure, une prise de conscience eut lieu. Un ensorcellement visionnaire avait poursuivi les heures de mon enfance ; toutes les choses que mon œil avait saisies sous forme de lignes colorées étaient vues sous un jour nouveau par le mental interprète, qui dans la forme cherchait à capturer l'âme.

Très tôt un enfant-dieu prit ma main qui, mue et guidée par ses tentatives de contact, savait représenter les formes et les couleurs splendides défilant à sa vue ; embellissant les pages et la pierre, cela s'adressait aux hommes. Les visiteurs venus des pinacles de la beauté étaient mes intimes. Le vital impétueux et fier qui galope par nos pâturages, hennissant crinière au vent, selon les humeurs de ma vision créait un pandémonium de formes vives ; le ralliement des daims tachetés sur le ciel du couchant, se faisait chant des vêpres dans le silence de mon âme. J'ai saisi pour quelque œil éternel le héron vif qui plonge dans un étang d'eau noire ; le cygne majestueux au sillage d'argent sur le lac azur, silhouette magique de blancheur faisait voile à travers mes rêves ; les feuilles qui tremblent avec la passion du vent, les papillons décorés, ces fleurs conscientes dans la brise, et les ailes vagabondes qui battent dans le bleu de l'infini, toute cette faune prenait vie sur les tablettes de ma vision intérieure ; les montagnes et les arbres se dressaient là comme des pensées de Dieu. Les cigognes magnifiques dans leur habit multicolore, le paon qui déploie ses lunes dans la brise, décoraient ma mémoire comme un mur qui se couvre de fresques. Je sculptais ma vision dans le bois et la pierre ; j'ai saisi les échos d'un verbe suprême et j'ai mis en vers les battements rythmés de l'infini et dans la musique j'ai entendu la voix de l'Éternel. J'ai perçu un contact secret, j'ai entendu un appel, mais je n'ai pas réussi à embrasser le corps de mon Dieu ni à tenir entre mes mains les pieds de la Mère du Monde. Dans les hommes je rencontrais les parties étranges d'un Ego qui ne cherchait que des fragments et n'existait que fragmenté : chacun vivait en lui-même et pour lui-même seulement et ne s'unissait au reste que par des liens volatiles ; chacun se passionnait pour ses joies et ses malheurs de surface, sans jamais voir l'Éternel dans sa demeure secrète. Je conversais avec la Nature, méditais avec les astres

immuables, ces feux de camp de Dieu qui se consomment dans la Nuit ignorante, et sur son puissant visage je vis tomber le rayon prophétique du soleil de l'Eternel. Je m'assis avec les sages de la forêt et partageai leur transe : là, se déversèrent les flots révélateurs d'une lumière de diamant : j'eus un aperçu de la présence de l'Un qui est dans tout.

Et pourtant le suprême pouvoir transcendant manquait et la Matière continuait à dormir, vide de son Seigneur. Bien que l'Esprit fut sauvé, le corps désemparé et muet continuait de vivre en compagnie de la Mort et d'une ancienne Ignorance ; l'Inconscient était sa base, le Néant son destin.

Mais tu es venue et tout cela évidemment va changer : je vais sentir la Mère du Monde dans tes membres d'or et entendre sa sagesse dans ta voix sacrée. Le fils du Néant va renaître en Dieu, ma Matière va se libérer de la transe de l'Inconscient. Mon corps autant que mon esprit sera libre. Je serai délivré de la Mort et de l'Ignorance."

Et Savitri, encore troublée, lui répondit.

"Parle-moi, parle-moi encore, O Satyavan, parle de toi-même et de tout ce que tu es profondément ; je veux te connaître comme si nous avions toujours vécu ensemble dans la chambre de notre âme. Parle jusqu'à ce qu'une lumière descende dans mon cœur, jusqu'à ce que mon mental mortel ému puisse comprendre tout ce que perçoit l'être immortel en moi. Car il sait que tu es celui que mon esprit a toujours cherché parmi la foule des visages et des silhouettes qui peuplent la Terre, alors que je parcourais les espaces dorés de ma vie."

Et Satyavan, comme une harpe qui répond à l'appel insistant d'une flûte se plia à sa requête et permit à son cœur de se déverser en elle sous forme de vagues multicolores de paroles:

"O princesse dorée, parfaite Savitri, je pourrais en dire bien plus que ce que les mots fragiles permettent, sur tout ce que tu as représenté pour moi, inconnue, tout ce que l'éclair fulgurant de l'amour révèle en cette heure magnifique où les dieux retirent leur voile. Rien que ces quelques instants d'intimité m'auront transformé la vie. Car à présent je sais que tout ce que j'ai vécu et tout ce que je fus me conduisait vers ce moment de la renaissance de mon cœur ; lorsque je regarde en arrière je vois que ma raison d'être fut de préparer une âme sur le sol de la Terre pour te recevoir.

Il fut un temps où mes jours étaient semblables à ceux des autres hommes : rien d'autre ne comptait que penser et agir, goûter et respirer ; car telle est l'envergure de l'ambition et de l'espoir mortel : et pourtant, il y avait des aperçus d'un moi plus profond qui existe derrière la Vie et lui fait jouer son rôle. Une vérité était perceptible qui voilait sa forme au mental, une Grandeur qui travaillait dans le sens d'une fin cachée, et, vaguement, transpirant sous les formes terrestres il semblait y avoir quelque chose qui n'est pas la vie et pourtant doit le devenir. Je tentai de saisir ce Mystère à l'aide de cette lanterne, la Pensée. Ses faibles rayons éclairaient de mots abstraits un terrain à peine visible et, voyageant mètre par mètre elle dressait la cartographie d'un système du Moi et de Dieu. J'avais bien du mal à adhérer à la vérité qu'elle exprimait et justifiait. Je me retournais pour saisir sa forme dans les objets visibles, dans l'espoir de comprendre son fonctionnement à l'aide du mental mortel, imposant une étroite structure de lois universelles sur la liberté de l'Infini, un squelette dur et solide de Vérité extérieure, le plan mental d'un Pouvoir mécanique. Cette lumière ne faisait que montrer davantage d'obscurité inexploree ; elle rendait le Secret originel encore plus occulte ; elle ne pouvait pas analyser le Voile cosmique ni apercevoir la main cachée du Faiseur de Miracles et ainsi suivre le plan de ses

desseins magiques. J'ai plongé dans un Mental intérieur visionnaire et j'ai appris les lois secrètes et les sortilèges qui font de la Matière l'esclave déconcertée du mental : au lieu d'être résolu, le mystère s'approfondissait d'autant. J'ai lutté pour découvrir ses métaphores à travers la Beauté et l'Art, mais la Forme est incapable de dévoiler le Pouvoir qui réside au-dedans ; elle ne fait que jeter ses symboles sur notre cœur. Elle évoque un état d'âme, invoque une manifestation de toute la gloire latente cachée dans les sens : j'ai vécu sous son rayon, mais n'ai jamais pu me trouver face au soleil. J'ai regardé le monde et manqué le Moi, et lorsque je trouvais le Moi, je perdais le monde, je perdais mes autres personnalités ainsi que le corps de Dieu, le lien entre le fini et l'Infini, le pont entre l'apparence et la Vérité, le but mystique pour lequel le monde fut fait, la perception humaine de l'Immortalité.

Mais à présent le maillon d'or vient à moi par l'intermédiaire de tes pieds, et Son soleil d'or rayonne sur moi à travers ton visage. Car dès cet instant un nouveau royaume s'approche avec toi, et dès cet instant des voix plus divines charment mon oreille, un nouveau monde étrange se glisse vers moi dans ton regard, s'approchant comme une étoile venue d'un firmament inconnu ; un cri des sphères t'accompagne comme le chant des dieux flamboyants. Je respire des bouffées plus riches et me déplace dans un cours d'événements bien plus ardent. Mon mental est transfiguré en un voyant extatique. Une écume bondissante voyageant sur des vagues de félicité a changé mon cœur et changé la Terre autour : avec ton arrivée tout s'accomplit. L'air, le sol, le ruisseau se parent de vêtements de noces pour être dignes de toi, et la lumière du soleil n'est plus que l'ombre de ta splendeur à cause du changement en moi survenu par ton regard.

Ne dédaigne pas notre sol : descends de ton chariot de lumière et approche-toi de moi sur cette pelouse verte. Car il y a ici des espaces secrets faits pour toi avec des grottes d'émeraude qui meurent d'envie de protéger ta silhouette. Ne voudrais-tu pas faire de cette félicité mortelle ton champ d'action ? Descends, O mon bonheur, avec tes pieds dorés de lune, et régénère le sol de cette Terre sur la torpeur de laquelle nous reposons.

O Savitri, ma princesse radieuse de beauté, forcée par mon bonheur et ta propre joie entre dans ma vie, ta chambre et ton sanctuaire. Dans la grande tranquillité où se rencontrent les esprits, guidée dans mes forêts par mon désir retenu, permets que se penchent sur toi les arches bruisantes et ombragées ; consens à vivre unie à la respiration des choses éternelles, les battements de ton cœur proches du mien, jusqu'à ce que bondisse, enchanté de la senteur des fleurs, un moment que tous les murmures rappelleront et dont chaque oiseau se souviendra dans son cri."

Attirée à la surface de son être par ces mots passionnés, l'âme insondable de Savitri le regarda à travers le miroir de ses yeux ; franchissant ses lèvres en sonorités fluides c'est elle qui s'exprima. Elle ne prononça que quelques mots et ainsi tout fut dit :

"O Satyavan, je t'ai entendu et je sais ; je sais que toi, et toi seul, est celui que je cherche."

Alors elle descendit de son haut chariot sculpté avec une hâte à la fois gracieuse et hésitante ; scintillant dans la lumière, son magnifique manteau aux mille nuances flotta un moment sur l'herbe qui frémissait dans le vent, doublé de l'éclat du rayon de son corps, tel le plumage d'un oiseau qui se pose. Ses pieds flamboyants sur la pelouse vert et or dispersaient une mémoire de rayons errants et délicatement pressaient le désir inexprimé de la Terre, chéris par le sol au cours de leur passage

trop bref. Et puis papillonnant comme de pales lucioles, ses mains cueillirent sur les rameaux ensoleillés de la lisière sylvestre une poignée de fleurs de plantes grimpantes, compagnes de ce temps printanier et de la brise. Confectionnant une guirlande candide, arrangée simplement, ses doigts prestes décrivaient un chant floral, avec les mouvements rythmés d'un hymne de mariage. Vigoureusement parfumées et riches en nuances, elles mêlaient les symboles multicolores de leur aspiration et s'unifiaient dans l'éclosion de leur pureté et de leur passion. Comme un sacrement de joie dans ses paumes ouvertes, avec respect elle lui apporta ces fleurs symboliques de sa vie offerte, et puis, levant ses mains qui tremblaient un peu à présent du fait de cette intimité tant désirée par son âme, elle déposa sur cette poitrine convoitée par son amour, ce lien de douceur, ce symbole chatoyant de leur union. Comme si elle s'inclinait devant quelque dieu charmant qui serait sorti d'une brume, dévoilant sa majesté afin de remplir de beauté chaque instant de son dévot, elle se pencha et toucha ses pieds de ses mains soumises ; ainsi faisait-elle de sa vie un monde qu'il pourrait parcourir et de son corps une chambre pour son plaisir, avec son cœur battant comme témoin de leur béatitude.

Il se pencha sur elle et accepta la responsabilité de leurs aspirations de mariage, réunies ainsi que deux espoirs enlacés ; comme si un monde riche et complet d'un seul coup prenait possession de tout ce qu'il avait été et s'identifiait à lui-même, avec une joie inépuisable qui se serait faite la sienne propre, dans une seule étreinte il s'empara de Savitri tout entière. Ses bras autour d'elle devinrent le symbole d'un amour scellé après des années interminables d'une existence retirée, comme un avant-goût délicieux des félicités à venir, un éclair intense qui durera toute une vie.

Dans ce fabuleux moment de deux âmes qui se rencontrent, elle sentit son être couler en lui comme les vagues d'une rivière qui se déverse dans l'océan magnifique. Ainsi qu'une âme qui se fond en Dieu pour vivre en lui à jamais et faire l'expérience de Sa joie, sa conscience n'était qu'une seule vague de lui et tout son moi séparé se trouvait perdu dans le sien. Comme un Ciel étoilé qui encercle une Terre heureuse, il l'enferma dans cette sphère de félicité qui lui était propre et enferma le monde en lui-même et en elle. Un isolement sans frontières les faisait un ; il était conscient qu'elle l'enveloppait à son tour et il la laissa pénétrer son âme la plus intime, comme le monde lorsqu'il se remplit de l'esprit du monde, comme le mortel lorsqu'il s'éveille à l'Eternité, comme le fini lorsqu'il s'ouvre sur l'Infini.

Ainsi demeurèrent-ils perdus l'un dans l'autre pour un moment, et puis, se retirant de la transe de leur longue extase, ils émergèrent dans un moi nouveau et un monde nouveau. Chacun maintenant était une partie de l'unité de l'autre. Le monde n'était rien d'autre qu'une scène organisée pour leurs retrouvailles mutuelles et jumelles, ou encore un cadre immense pour leur lune de miel. Avec pour témoin la haute coupole de ce jour resplendissant, le Destin prit les fils des rayons du matin et noua son nœud cependant que sous les auspices d'une heure faste — cœurs liés devant le soleil, ce feu de leur hymen — prenaient place une fois de plus sur la Terre et sous une forme humaine, les noces du Seigneur éternel et de sa Compagne : au cours d'un nouvel acte du drame du monde, ces Deux-là réunis inaugurèrent une ère nouvelle.

Dans le silence rompu seulement par les gazouillis de ce monde émeraude et les murmures de ce prêtre le vent qui récite ses mantras sacrés parmi les chorales des feuilles frémissantes, les deux pôles de l'Amour s'étaient retrouvés et réunifiés. Le miracle naturel se répétait encore : dans le monde immuable de l'idéal, un moment humain était devenu éternel.

Alors, la guidant le long de cet étroit sentier où leurs destinées s'étaient rencontrées, il lui montra son monde futur, ce refuge d'amour, ce havre béni de solitude. Au bout du sentier, par une trouée verte dans les arbres elle aperçut l'alignement des toits groupés d'un ermitage et vit pour la première fois la demeure future de son cœur, la chaumière qui abritait la vie de Satyavan. Ornée de lierres et de plantes grimpantes aux fleurs rouges, elle lui apparaissait comme la beauté sylvestre de ses rêves, assoupie avec son corps bronzé et ses cheveux fous dans une citadelle inviolée de paix émeraude. Tout alentour était imprégné de l'atmosphère anachorète de la forêt, abîmée dans les profondeurs de sa propre solitude. Alors, touchée par une joie profonde qu'elle avait peine à exprimer, avec un peu de cette émotion tremblant dans ses mots, sa voix joyeuse s'écria vers Satyavan :

"Mon cœur va demeurer ici sur cette lisière de forêt et proche de ce toit de chaume cependant que je serai absente : à présent il n'est plus besoin de vagabondage. Mais je dois me hâter vers le palais de mon père qui va bientôt souffrir la perte d'une démarche familière et chérie, et prêter l'oreille en vain à une voix longtemps adorée. Car bien vite je serai de retour, et alors jamais plus notre unité ne rompra sa félicité retrouvée, et le destin ne saura séparer nos existences, tant que la vie nous appartiendra."

De nouveau elle monta sur son chariot sculpté, et sous l'ardeur d'un après-midi brûlant — moins éblouissant pourtant que la splendeur de ses pensées et de ses rêves — elle s'en fut à bride abattue, le cœur léger, tout en voyant encore dans le monde de sa vision intérieure l'image claire et nette de Satyavan marchant vers une clairière tranquille, sur les sentiers ombragés entre les grands troncs rugueux, dans le clair-obscur luxuriant des bois frais et parfumés. Une nef d'arbres enchâssait les chaumières d'un ermitage, ce gîte nouveau et profond pour sa félicité, qu'elle préférerait aux Cieux en tant que temple et demeure pour son âme.

Cette image maintenant ne la quitterait plus, comme un décor permanent pour son cœur.

Fin du Chant 3

Fin du Livre V